

haine de Jésus-Christ et dans le mépris de l'Eglise; les « classes dirigeantes » ne leur ont pas toujours donné le bon exemple; les nobles du dernier siècle et les bourgeois de celui-ci leur ont offert le modèle de toutes les incertitudes et de toutes les débauches; les savants leur ont dit : « Il n'y a pas de Dieu »; les heureux leur ont dit : « Il n'y a pas de seconde vie. » Alors, découragés, désespérés, éperdus, fous, ils ont regardé d'un œil sauvage leurs guenilles et leurs autres infériorités, et ils ont trouvé que, tout compte fait, et s'il n'y avait effectivement d'autre réalité que cette terre, ils y étaient injustement partagés. De là à s'insurger, à boire du vin bleu et à tirer des coups de fusil contre le droit et l'autorité, il n'y a pas loin. Ils l'ont fait. Et je dis que nous devons avoir pitié d'eux, et ne pas les juger avec cette sauvagerie égoïste qui caractérise certains conservateurs. Je vous envoie en même temps que cette lettre la *Question ouvrière*, de Mgr Mermillod, et *Misère et Paupérisme*, de Mgr Perraud; vous verrez quel noble et miséricordieux langage ces deux grands évêques ont trouvé pour ces pauvres enfants de tous les pays et de tous les temps, dont ils flétrissent les actes, mais dont ils respectent les âmes. Ceux-là, du moins, vous ne les traiterez pas de commandés.

Je n'aime pas non plus le souverain mépris avec lequel vous traitez « les femmes qui tombent. » Il faut détester le mal, cher ami; mais avoir pitié de la chute. Cette chute, hélas! est si aisée, si rapide, si funeste! Puis, elle est entourée de circonstances qui donnent au repentir tant de droits sur notre miséricorde! La Vie des Saints est pleine, à cet endroit, des traits les plus charmants. L'impureté est assurément le vice que les Saints ont le plus profondément détesté; mais il faut voir avec quelle tendresse ils accueillent les âmes tombées. Que dis-je? ils courent à leur recherche, ils les cherchent, ils les appellent avec des cris maternels, et il leur arrive souvent de les emporter dans leurs bras jusqu'à la béatitude du ciel. Je comprends néanmoins qu'on soit sévère à celles de ces âmes qui refusent de retourner au bien et qui sont ici-bas l'occasion d'un grand scandale. Mais encore faut-il le faire avec quelque prudence, et si j'avais un conseil à vous donner ce serait d'effacer de votre vocabulaire les deux mots : « catins » et « bâtards, » dont vous vous servez jusqu'à trois fois dans l'éloquence d'un seul et même article. Il faut veiller, cher ami, à ce que nos âmes ne soient pas envahies par le mépris, qui est un détestable envahisseur. Un catholique ne doit connaître le mépris que par ouï-dire, ou plutôt ne le connaître qu'en se méprisant lui-même. Ce « sentiment » est, à coup sûr, ce qu'il y a de plus contraire à la Miséricorde, et même à la Justice. Ce n'est, à vrai parler, qu'une des formes de l'orgueil et du contentement de soi-même. C'est l'antipode de l'Évangile. Cette marée du mépris nous monte trop souvent au cœur, et rien ne s'explique plus facilement devant le spectacle de toutes les bassesses et de toutes les vilénies contemporaines. Mais il faut être chrétien quand même et refouler ce vilain flot.

III  
J'en arrive à vos ennemis, et prétends que vous avez, fort strictement, à leur égard, le devoir de la Miséricorde. Je sais bien, mon cher ami, que je vais me couvrir de ridicule à vos yeux et passer pour « un homme médiocre. » Qu'importe? Je n'en persiste pas moins à dire qu'on n'a jamais le droit d'ouï-dire son ennemi. *Non licet, non licet.* Non, non; pas même dans un journal catholique. Ne vous dévouez pas de cette indignation qui est le plus beau vêtement d'une âme chrétienne; ne soyez ni douceâtre, ni fade, ni mou, ni tiède; ne commettez pas le crime de vous laisser aller à la plus petite concession; soyez fier, rude, emporté, ardent; dites nettement à ceux que vous combattez : « Vous commettez telle erreur; vous

de visages joyeux l'entourèrent avec empressement. Sa surprise fut au comble quand un de ses amis, s'avançant vers lui et s'appuyant de la bonne nouvelle apportée par le journal, le félicita de son mariage.

— Quelle nouvelle de journal? Quel mariage? Que signifient ces compliments.

Le visage de Flotting offrait l'image d'un point d'interrogation tellement expressif, que le complimenteur s'en trouva embarrassé.

Quant à Flotting, qu'il n'était pas facile de faire sortir de son flegme, il reprit bientôt toute son assurance. Il se rendit au salon de conversation. Là il saisit d'un air indifférent la gazette, cause de tout cet émoi; mais ses yeux se troublèrent en lisant à la quatrième page l'annonce suivante :

« Hortense Wal, veuve Rosen, et Wilhelm Flotting, ont l'honneur d'annoncer à leurs parents et amis leur prochain mariage.

« Bains de Wahrbrunn, juin 1840. » Ah! quel est l'impertinent qui s'est avisé de me jouer un tour pareil? Cette annonce, envoyée au journal par je ne sais qui, me compromet ainsi que Mme Rosen aux yeux du monde. C'est d'une audace sans pareille! Et pourtant, n'y réfléchissant, cette méchante plaisanterie me conduira peut-être au but, si je sais profiter de l'occasion.

Il mit le journal dans sa poche et

êtes dans la voie qui conduit fatalement au mal; vous vous trompez, et vous trompez les autres. Mais je ne vois pas qu'il soit légitime de les traiter de « drôles, » de « gredins, » de « polissons, » et de « maîtres sots. » Pour que je trouve un jour la chose permise, il me faudrait un décret *ex cathedra*, et je doute que le Pape en signe jamais de cette sorte.

Ce qu'à coup sûr le Pape ne nous permettra jamais, c'est de descendre dans la vie privée de nos adversaires avec l'ardent désir de découvrir et de signaler à ce bon public toutes leurs petites gredinerie passées ou présentes. Vous n'avez pas, pour ces petits procédés, toute l'horreur que je voudrais. Que vous ayez donc fait cet infortuné Marteau, que vous avez l'autre jour traité dans la boue? Vous nous avez appris qu'il était tout à fait bête et un peu... Sganarelle. Ces révélations sont à coup sûr des plus piquantes; votre petite ville, l'arrondissement tout entier et tout le département en ont parlé. Il est certain que Marteau est aujourd'hui taré et qu'on le montre au doigt. C'est un homme perdu.

Je regrette, malgré tant, que cette besogne ait été faite par un catholique; car nous n'avons aucun droit sur ces choses intimes, que leur intimité même défend. Puis, dans l'effroyable rapidité qui est nécessaire au travail de tout journaliste, il arrive que nous nous trompons plus d'une fois sur ces détails infimes. L'autre jour, A\*\*\* a écrit, dans le *Courrier*, que B\*\*\* avait été décoré sous l'ancien régime « pour services personnels rendus au souverain » : il s'est trouvé que B\*\*\* n'avait jamais reçu aucun ruban, et il a fallu que le *Courrier* insérât sur l'heure une petite rectification toute honteuse. Ce qui me révolte encore davantage, c'est le ton aigre avec lequel nous parlons trop souvent de certains de nos confrères qui n'ont pas toujours eu la joie d'être catholiques, et auxquels nous rappelons trop volontiers leurs antiques fredaines et indépendances. Vous ne manquez pas de rappeler, dans votre article, que G\*\*\* est maintenant un catholique « soumis; » mais vous ajoutez que, pendant le Concile, il a fait preuve d'un fort méchant esprit, et vous insinuez finement que son passé nous doit mettre en garde contre un entendement de nature si fluctuant. Je n'aime pas non plus qu'on divise en deux grandes catégories toutes les intentions qui provoquent ici-bas les actes humains; qu'on s'attribue toutes les bonnes, et qu'on mette en bloc toutes les mauvaises au passif de ses adversaires. Samedi dernier, D\*\*\* fit un article en faveur du Gouvernement : « C'est qu'il veut être préfet, » dit le *Messager*. Le lendemain, E\*\*\* écrivait un éloge littéraire de M. de Wallon : « C'est qu'il veut être de l'Institut, » s'écria la *Sentinelles*. Avant-hier, F\*\*\* parla en bons termes d'une retraite religieuse qui venait d'avoir lieu au lycée Louis-le-Grand : « C'est qu'il veut des bourses pour ses enfants, » exclama la *Chronique*. Mais il est une race qui vous inspire à tous une horreur toute particulière : ce sont les « fonctionnaires. » Il paraît qu'on ne saurait être à la fois fonctionnaire et bon chrétien, et c'est s'encanailler absolument que recevoir l'argent de l'Etat. « Mais, répondra quelque pauvre employé, c'est que j'ai cinq enfants. — Il nous importe peu : soyez indépendant. »

Cependant le fin du fin, et la suprême volupté, c'est de rencontrer, un adversaire qui ait un nom ridicule. Pauvre Badoulart! L'avez-vous assez berné, houpillé, sifflé et persifflé? Lui avez-vous assez demandé s'il y avait des Badoularts aux Croisades? Avez-vous assez raillé son visage bouffon et ses cheveux roux? Et, ajoutant qu'il avait jadis fait quelques mois de grand séminaire, lui avez-vous assez retourné sa soutane dans la plaie? Cependant, qu'est-ce que tout cela pouvait réellement prouver contre le dernier livre historique de Badoulart? Et n'aurait-il pas mille fois mieux valu opposer des dates à ses dates, de textes à ses textes, et

courut chez sa prétendue fiancée.

Mme Rosen, le sourire aux lèvres, lui dit du ton le plus aimable :

— Mon cher monsieur Flotting, aidez-moi donc à deviner une énigme. Je reçois aujourd'hui d'une foule de gens des cartes et des félicitations; qu'est-ce que cela signifie?

Flotting s'éclaircit la voix en tousant légèrement et répondit :

— Chère madame, un infâme seul a pu oser faire confiance au public d'une chose, d'un secret que, sans doute, je nourrissais dans mon cœur, d'une affaire ou mes sentiments sont en jeu, et...

— Monsieur Flotting, hâtez-vous de parler, vous me mettez à la torture.

— Votre désir est une loi à mes yeux, je vais donc parler : Vous allez vous marier.

— Me marier? avec qui, s'il vous plaît?

— Avec un homme qui n'en sait rien du tout; avec un homme qui s'estimerait heureux, si c'était vrai. Vous êtes fiancée avec moi.

— Monsieur!...

— Quelqu'un s'est permis une plaisanterie que je ne veux pas qualifier; mais tout le monde en parle déjà. C'est même imprimé, tenez, chère madame, lisez ceci :

Il lui tendit le journal.

(A suivre).

des faits à ses faits? Puis, écoutez, cher ami, ce qui vient de m'arriver après la lecture de votre article sur l'infortuné Badoulart. J'ai trouvé par hasard aux Archives la généalogie de votre propre famille. Or, par une étrange coïncidence, il se trouve que votre arrière-grand-père, en 1733, a épousé une demoiselle Badoulart. Moquez-vous donc.

Puisque j'en suis à vous dire toutes vos vérités, je vous avouerai tout franc que quelques lignes de l'*Echo*, signées de votre nom, m'ont jeté en une véritable et profonde indignation.

Vous y racontez (fort bien ailleurs) la mort d'un « libéral qui vient de périr avec ses trois enfants dans une épouvantable catastrophe de chemin de fer : trois ont été littéralement grillés. Là-dessus, vous vous écriez : « C'est ainsi que Dieu punit ses ennemis. » Vain mot, cher ami, et qui n'est pas sorti du meilleur coin de votre intelligence. Etes-vous bien certain que la Providence se soit intervenue dans ce châtement? Etes-vous bien assuré que se soit là un châtement? Le même jour, la jeune femme d'un mes amis mourut chez elle d'une mort atroce : elle fut empoisonnée avec ses petits enfants, et se tortit pendant trois heures dans les affres d'une épouvantable agonie. C'était une admirable chrétienne, c'était une sainte. Il faut conclure de ce rapprochement qu'il nous est interdit de nous livrer à des jugements téméraires sur les exécutions de la justice de Dieu comme sur les épreuves auxquelles nous pouvons soumettre sa tendresse.

Vous avez trop de cœur, mon cher ami, pour ne pas renoncer à un système qui deviendrait si facilement abominable. Vous en prenez héroïquement le contre-pied, et loin de faire intervenir Dieu dans la destinée de vos adversaires pour les châtier sans cesse et les anéantir tout à fait, vous le ferez plus volontiers intervenir pour les récompenser et les bénir. Vous admirez, avec une belle largeur d'esprit, tout ce qu'il y a de vraiment admirable dans leurs écrits et dans leur vie. J'ai été bien profondément touché l'autre jour, à une séance de cette petite Conférence où nous essayions de traiter les questions ouvrières. L'un de nous (qui vous ressemblait un peu trop) s'élança à fond de train contre les Saints-Simoniens, qu'il couvrit d'outrages. Il avait vraiment trop raison de cette façon-là, et aurait pu se contenter d'attaquer les doctrines sans inventer les personnes. Or, un vieux socialiste assistait à cette séance. Il se leva et d'un ton de voix fort calme : « J'étais de ceux dont vous parlez, dit-il à l'orateur, et il est vrai que nous étions tous dans les plus horribles ténèbres. » Aucun de nous, sans doute, n'avait alors la gloire et la consolation d'être catholique; mais presque tous, nous étions absolument sincères et avions un grand amour pour l'humanité. C'est tout ce que je voulais dire. »

Le premier orateur se tut, et c'était, je pense, ce qu'il avait de mieux à faire.

Voici néanmoins un bien long temps que je vous parle de miséricorde, mon cher ami, et je vais moi-même avoir besoin de votre indulgence. Je termine donc en sollicitant cette bonté pour un auguste client dont j'ose prendre en main la cause. C'est ce siècle, c'est ce pauvre siècle où nous vivons. Vous n'avez contre lui ni assez de railleries, ni assez d'anathèmes. La péroraison de votre premier article (elle est superbe) consiste en une vigoureuse comparaison entre le XIX<sup>e</sup> siècle et celui de Louis XIV : « La postérité ne s'y trompera pas. Elle prononcera entre le grand Roi et M. Gambetta; entre Racine et M. Boppé; entre Molière et M. Sardou; entre Versailles et le nouvel Opéra; entre la foi de Bossuet et les utopies de Saint-Simon; entre le Royaume des lys et la Gommune du 18 mars. »

On ne saurait, mon ami, être plus souverainement, j'allais dire plus oïseusement inique. Il devrait être défendu par les lois humaines de choisir ainsi les seuls ténèbres d'une époque pour les opposer aux seules lumières d'une autre époque, et pour s'écrier ensuite : « Ceci est supérieur à cela. » Vous comprenez bien que je ne vais point me plonger dans vous dans une dissertation sur les deux siècles; mais je veux ici vous accuser, en deux mots, de ne pas avoir découvert quelle est la véritable dominante du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce siècle est un chercheur. Il cherche, il soupire, il tâtonne, il tend les bras en avant pour trouver la vérité. Guillaume de Schlegel l'a dit en un de ces mots qu'on n'oublie pas : « Il a le tourment de l'Infini. » Toutes nos œuvres ont ce caractère, et on ne le leur enlève pas. C'en est pas, il est vrai, la tranquillité des œuvres croyantes du XVII<sup>e</sup> siècle; ce n'est pas la joie sereine de la vérité possédée. C'est la fièvre, c'est l'angoisse, c'est l'angoisse; mais cette fièvre, mais cette angoisse, mais cette angoisse ont la vérité et la foi pour objet. Voyons, cher ami, soyez miséricordieux et soyez juste.

Dites que notre pauvre siècle avait reçu du siècle précédent le scepticisme en héritage; dites qu'il a beaucoup fait pour reconquérir la foi. Je ne vous demande que de lui tenir compte de ses déchirements et de ses douleurs.

J'ai fini ce long réquisitoire, et vous demande pardon d'une vivacité qui n'a pas, je l'espère, blessé cette miséricorde dont je me fais l'apologiste. Vous auriez converti? J'en doute, et me rappelle encore le sourire gouailleur avec lequel vous m'avez dit un jour : « Vous êtes doux, doux, doux. » C'est trop vrai, mon cher ami, et je m'entête à croire que le *Beati miseri*

s'applique à tous les catholiques, et même aux journalistes. LEON GAUTIER.

## LETTRE DE PARIS

Correspondance particulière du Journal de Roubaix

Paris, vendredi 26 mars.  
Les paroles prononcées par M. Buffet avant-hier ont le privilège de ne pas plaire aux républicains : ils glissent légèrement sur les félicitations adressées par le ministre à la gendarmerie, parce qu'ils ne veulent pas trop montrer où le bat les blessés; mais ils critiquent avec aigreur les affirmations conservatrices de M. Buffet répondant au syndicat des agents de change. Et ne croyez pas que ce soit un journal révolutionnaire, ultra radical, qui se trouve blessé; c'est un journal qui a la prétention d'être conservateur, c'est le *Temps*. Il est vrai que depuis quelques mois, il est souvent fort difficile de discerner les diverses catégories de républicains. M. Laboulaye, au nom du centre gauche, n'a-t-il pas déclaré qu'il ne se séparait jamais de l'extrême gauche? D'un autre côté, M. Gambetta a affirmé qu'il ne romprait pas avec la queue de son parti. C'est le cas de se servir de ce raisonnement mathématique : deux quantités égales à une troisième étant égales entre elles, nous n'avons plus à faire de distinction entre les plus modérés et les plus exaltés des républicains : ce sont têtes à coiffer toutes le même bonnet.

Nous comprenons donc le mécontentement des républicains. Qu'est-ce que cette révolte? C'est le premier ministre fait solennellement l'éloge de la gendarmerie, et se déclare hautement conservateur? Cela ne s'est jamais vu, ce n'est pas la république. Aussi se propose-t-on de ne point laisser M. Buffet appliquer ses doctrines subversives de l'ordre républicain, et l'on compte, dès la rentrée de la Chambre, le rendre aux douceurs de la vie privée comme ses prédécesseurs M. de Broglie et de M. de Fourtoul, ces ministres réactionnaires, c'est le terme qu'emploie à présent la *République Française* au lieu du mot réactionnaires, qu'elle trouve usé.

Le gouvernement n'a en effet aucune des allures qu'aurait voulu lui voir prendre ceux qui composaient la majorité parmi les vainqueurs du 25 février. Vous vous rappelez le fameux programme qu'ils attribuaient au nouveau ministère : levée de l'état de siège, rénovation du personnel administratif, dissolution prochaine, et le reste. L'état de siège n'est pas levé; il n'y a point eu encore une seule révocation de fonctionnaire, la dissolution n'apparaît plus que dans une perspective très-éloignée. Décidément cela ne ressemble en rien à la république qu'ils avaient rêvée. Pas de changements! s'écrie pitoyablement le *Rappel* ce matin. Il faut que le *Rappel* en prenne son parti : ce ne sera pas encore pour demain. Il s'en venge par cette boutade de mauvais goût qui lui inspirent les travaux de nettoyage de l'hôtel du ministère, place Beauvau :

« La preuve que les changements opérés se bornent à la couleur des murs et ne s'étendent point jusqu'à l'administration, c'est qu'on ne trouve pas, au bas des échelles des ouvriers, parmi les objets reconnus inutiles ou hors d'usage, un seul des préfets nommés après le 24 mai. »

Ce qui prouve bien que rien n'a encore été décidé au sujet des élections partielles, c'est que le conseil des ministres doit seulement demain traiter la question, et il est bien possible qu'elle ne soit pas résolue immédiatement. Il est arrivé au ministère de l'intérieur à peu près la moitié des rapports demandés aux préfets sur l'état des esprits dans les départements.

L'Agence Havas croit devoir démentir par une note adressée aux journaux du soir le bruit d'un voyage en Normandie du maréchal de Mac-Mahon. Les journaux de Caen avaient cru pouvoir annoncer la venue du maréchal dans cette ville à l'occasion du concours régional.

Vous trouverez dans tous nos journaux des détails sur la mort d'Amédée Achard qui a succombé hier à une fluxion de poitrine. L'auteur de la *Belle Rose* et de tant de romans amusants était âgé de 68 ans.

Un soleil magnifique, une véritable journée de printemps favorise la traditionnelle promenade de Longchamp qui, depuis la création du bois de Boulogne, est remplacée par l'exhibition des toilettes et des équipages le long des lacs et des avenues du bois. Mais le costume qui aura obtenu le succès le moins contesté est celui de Norodom 1<sup>er</sup>, dont la statue équestre se dresse dans les Champs-Élysées. S. M. Norodom est roi de Cambodge, et se défiant de l'ingratitude de ses sujets, il s'est fait couler en bronze de son vivant. Malgré son costume et ses traits, qui rappellent Toussaint Louverture on dit que se souverain asiatique est fort intelligent. Nous voulons bien le croire.

## ETRANGER

ESPAGNE. — Plusieurs journaux publient la dépêche suivante d'origine carliste : « Hendaye, 26 mars 1 h. 25 matin. Savalls mande au quartier royal qu'après 4 jours de feu il a soutenu, le 21, un combat acharné pendant 5 heures, contre l'ennemi, devant Olot. Les carlistes ont remporté une grande victoire. L'ennemi a subi de grandes pertes. Beaucoup de prisonniers, d'armes et d'effets de guerre sont tombés entre nos mains. Le roi reçoit à Durango beaucoup d'adhésions des anciens partisans de Cabrera. »

## BULLETIN ÉCONOMIQUE

### La situation des affaires

A ROUBAIX-TOURCOING.

Roubaix, le 27 Mars 1875.

Les affaires ont été très actives cette semaine, par suite du grand nombre d'acheteurs qui ont visité notre place, et il s'est traité d'importantes opérations dans tous les genres, tant en marchandises sur banque qu'en commissions à livrer. — La saison prochaine est bien deshalée, et sera bonne évidemment : les acheteurs partagent cette opinion et se hâtent de commissionner, d'après le principe que les premières commandes sont toujours les mieux servies.

Le mouvement de reprise est général en France, et les fabriques de Rouen et de Lyon ne sont pas moins bien partagées que la nôtre. — La vente de printemps se fait bien à Paris et en province, et l'aisance générale amenée par la riche année 1874, se montre de tous côtés. Les personnes qui suivent le mouvement de la Banque de France, s'étonnent cependant de voir depuis quelques mois la diminution du *Portefeuille*, qui baisse de trente à cinquante millions par semaine, et qui n'a jamais depuis longtemps été aussi maigre. Un de nos correspondants nous dit à ce sujet que, contrairement à l'opinion générale, la baisse du portefeuille ne signifie pas toujours un ralentissement dans les affaires; que cette baisse se remarque souvent dans les années d'abondance d'argent et de prospérité commerciale, où les paiements se font comptant ou à court terme, sans passer par l'escompte de la Banque; dans ces heureuses années, les stocks de marchandises sont très restreints, la consommation absorbe la production, et le producteur n'a pas besoin de se livrer à la circulation du papier. — Que ces raisons soient bonnes ou mauvaises, il n'en est pas moins vrai que le portefeuille est au plus bas, pendant que les affaires sont partout florissantes.

Tissus. — Il y a un article essentiellement roubaixien qui mérite une mention particulière, c'est le *Satin de Chine*, grande largeur pour doubler. Les perfectionnements qu'on a apportés dans la fabrication, ont défilé toute concurrence et on peut évaluer à environ huit millions de francs sa production annuelle. La fabrication en est très variée : outre le satin uni, il y a les diagonales de toutes dimensions, et des armures de toutes sortes. Les prix varient de 2 à 5 fr. le mètre, par gradation de 10 à 20 c<sup>m</sup>, pour les genres en chaîne coton, et de 3,50 à 6 fr. pour ceux en pure laine.

Laines. — La clôture à Londres s'étant faite à prix très fermes, et les prix étant bien tenus sur tous les marchés, la position de la laine peignée est meilleure. Sans constater encore de hausse sensible il est plus facile d'écouler les produits aux prix établis.

Peignage. — Les peignages sont beaucoup plus occupés et ont même constitué un petit stock. — Mais cela est loin d'être suffisant pour que ces établissements puissent songer à augmenter leurs prix de façon.

## Roubaix-Tourcoing

ET LE NORD DE LA FRANCE

A l'occasion des fêtes de Pâques, le JOURNAL DE ROUBAIX ne paraîtra pas demain.

Demain, jour de Pâques, la société chorale de Notre-Dame, chantera la messe en si mineur de Niedermeyer.

Les préfets, obéissant à une circulaire ministérielle ordonnant de commencer le 12 avril les opérations du conseil de révision, font préparer partout l'important travail qui, chaque année, sert de base à ces opérations. Ces opérations seront terminées le 24 mai.

Les jeunes gens qui désirent servir dans un corps de leur choix ne peuvent contracter des engagements volontaires que jusqu'à la veille du jour où le conseil opérera dans le canton de leur domicile. Passé ce délai, ils ne pourront que devancer l'appel, à la date du 1<sup>er</sup> juillet, pour les régiments, bataillons, escadrons ou compagnies que M. le ministre de la guerre indiquera pour chaque département.

Le ministre de la guerre avait espéré que la loi des cadres serait définitivement votée assez tôt pour que les sous-officiers appartenant à la classe 1870, libérable au mois d'août prochain, puissent aider au moins pendant quelque temps à la réorganisation de notre armée et particulièrement de notre infanterie.

Mais, par suite des discussions politiques qui ont absorbé tous les instants de l'Assemblée, cet espoir étant déçu, et la loi des cadres ne pouvant guère être mise en vigueur avant plusieurs mois, le général de Cissey a résolu de renvoyer dans ses foyers, vers le 15 avril prochain, la classe 1870.

Par cette libération anticipée, le ministre de la guerre réalisera d'assez sérieuses économies, sans désavantage bien sérieux.

Ce qui est plus regrettable, c'est que, d'après les renseignements fournis par les chefs de corps, le nombre des sous-officiers appartenant à la classe dont il s'agit et qui consentiront à contracter

un nouvel engagement est pour ainsi dire nul.

Il y a là, pour l'avenir, un mal auquel il conviendrait d'apporter un prompt remède, et ce remède, c'est l'amélioration du sort de nos sous-officiers.

On lit dans le *Journal de Nice* :

« Quelques correspondances de Paris annoncent que le célèbre sculpteur Carpeaux, en ce moment à Nice, où il habite la villa Stréby, serait de nouveau malade, et que son état présenterait un caractère inquiétant. Carpeaux a été souffrant ces jours passés; mais nous croyons savoir que les soins dont il est entouré ont triomphé de cette rechute. Que ses nombreux amis se rassurent donc. »

Le XIX<sup>e</sup> Siècle annonce que l'administration des beaux-arts vient de commander quatre plafonds destinés à l'ornementation du Luxembourg, et que le premier, représentant la *Gloire de Marie de Médicis*, sera exécuté par M. Carolus Duran.

Depuis hier on entend dans l'air de charmants petits cris rapides, répétés, tout là-haut, par dessus les toits. On lève la tête, ce sont les hirondelles; c'est le vrai printemps, cette fois, non pas celui du calendrier des savants, qui était si froid, si aigre et si maussade il y a quelques jours, mais le printemps des oiseaux et des fleurs.

Une dame demeurant rue de Moutveaux, 27, M<sup>me</sup> Solvin, a accouché, hier, de 3 jumeaux, qui s'appellent Norbert, Clémence et Hortense, si Dieu leur prête vie! Ils sont en parfaite santé ainsi que leur mère. Hier encore, rue de l'Alouette, M<sup>me</sup> Vantiegheem, a aussi mis au monde le frère et la sœur, Alphonse et Marie.

Décidément Pâques est une bonne saison!

On vient d'arrêter un garçon de salle du cercle de l'Industrie, Victor Delval, inculpé de vol d'une montre et d'une chaîne en or au préjudice d'un de ses camarades.

### Etat-Civil de Roubaix.

DÉCLARATIONS DE NAISSANCES du 26 mars. — Clémence, Norbert et Hortense Solvin, (jumeaux), rue de Moutveaux. — Marie De Bruyne, rue Sainte-Élisabeth. — Alphonse Vein, rue de l'Ermitage. — Jules Guvelier, rue de l'Hommelet. — Louise Mathon, rue St-Jean. — Henri Piquette, rue de la Banque. — Angèle Coulembier, rue Sébastopol. — Alphonse et Marie Vantiegheem, (jumeaux), rue de l'Alouette. — Théodore Glassens, rue du Moulin de Roubaix.

DÉCLARATIONS DE DÉCÈS du 26 mars. — Charles Wille, 26 jours, rue de Moutveaux. — Léon Laga, 3 ans, rue de Fontenoy.

### Etat-Civil de Tourcoing.

DÉCLARATIONS DE NAISSANCES du 26 mars. — Marie Lamourette, rue des Ursulines. — Louis Delcourt, rue du Sentier. — Achille Ernest, rue de la Cloche.

DÉCLARATIONS DE DÉCÈS du 26 mars. — Emile Scabert, 2 ans, rue de Tourcoing. — Germaine Legleye, 2 ans, rue des Carrières. — Jules Vanrombe, 1 mois, rue de la Fin de la Guerre. — Marie Haquette, 8 mois, rue de Menin. — Sophie Delamey, 42 ans, sans profession, Hôpital civil. — Vincent Boate, 65 ans, jardinier, Hôtel-Dieu.

### CONVOIS FUNÈRES ET OBITS

La famille CABY-LEMAIRE vous prie d'assister à l'obit solennel qui sera célébré le lundi 29 mars 1875, à 9 heures, en l'église du Sacré-Cœur, pour le repos de l'âme de Monsieur FRANÇOIS LEMAIRE, époux de Dame MARIE-CLAIRE ARLAUX, décédé à Roubaix, le 19 novembre 1874, l'âge de 71 ans. Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de vouloir bien considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un obit solennel anniversaire sera célébré le lundi 29 mars 1875, à 9 heures 1/2, en l'église Sainte-Élisabeth, pour le repos de l'âme de Dame CATHERINE GARETTE, veuve de Monsieur HENRI-PIERRE-GERARD MAHIEU, décédée à Roubaix, le 9 avril 1874, dans sa 83<sup>e</sup> année. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de vouloir bien considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un obit solennel du mois sera célébré le lundi 29 mars 1875, à 8 heures 1/2, en l'église Saint-Eloi (Blanc-Sea), pour le repos de l'âme de Dame LÉA-PALMYRE POUTRAIN, épouse de M. PRUDENT DELESCLUSE, décédée à Tourcoing (Blanc-Sea), le 28 février 1875, dans sa vingt-huitième année. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de vouloir bien considérer le présent avis comme en tenant lieu.

LETTRES MORTUAIRES ET D'OBIT. — Imprimerie Alfred Hoboux. Nos avis gratuits dans les deux éditions du Journal de Roubaix.

### Prix de revient des Viandes

	DROITS	D'OCROI	COMPRIS.	
	1 <sup>er</sup> QUAL.	2 <sup>e</sup> QUAL.	3 <sup>e</sup> QUAL.	
Bœuf	le k <sup>o</sup>	1.60	1.36	1.17
Vache	»	1.55	1.22	0.89
Taureau	»	»	»	»
Veau	»	2.11	1.86	1.66
Mouton	»	1.60	1.50	1.30
Porc	»	1.60	1.55	1.50

Roubaix, le 19 Mars 1875.

Le Maire de Roubaix,

C. DESCAT.

### CORRESPONDANCE

Les articles qui suivent n'engagent ni l'opinion, ni la responsabilité du journal

Monsieur le Rédacteur du Journal de Roubaix.  
Voilà qui est bien ! Pauvre Félix... que je suis ! Comment faire maintenant pour me relever de ce double ou triple coup sensible que vient de me porter en une fois le membre « de notre conseil »